

Analyse d'une rencontre clinique

Sandrine Willems

Master II de psychopathologie clinique

2006-2007

TABLE DES MATIERES

La rencontre clinique	p 3
Questionnements simultanés à la rencontre	p 10
Analyse ultérieure et repères théoriques	p 14
<i>La métaphore maternelle</i>	p 14
<i>"Du pictogramme à l'énoncé"</i>	p 15
<i>L'interprétation de l'Autre</i>	p 19
<i>La musique originelle</i>	p 20
<i>Voix et signifiance</i>	p 21
<i>Oralité et réel</i>	p 23
<i>En guise de conclusion: R-S-I</i>	p 23
Bibliographie	p 25

LA RENCONTRE CLINIQUE

Ce qui me conduisit à la rencontre ici décrite la structura sans doute. Je venais de faire un stage dans un centre d'hippothérapie, où étaient accueillis des enfants dont la parole était altérée à des degrés variables, allant du mutisme à une "logorrhée" psychotique. Or, je m'étais aperçue que ma capacité à entrer en contact avec eux semblait dépendre assez étroitement de leur engagement dans la langue. Aussi ai-je voulu interroger cette limite, voire la surmonter en partie, dans un second stage où je serais uniquement confrontée à des enfants "hors parole" – mais avec le répondant d'un garant psychologue, qu'il n'y avait pas lors de mon premier stage. Ainsi ai-je passé un mois dans un centre de jour pour enfants autistes ou psychotiques profonds, dont aucun ne parlait, encadrés pas une équipe d'éducateurs et de psychologues, dont la clinique s'inspirait de la pensée de Lacan. Ceci avait pour moi l'intérêt, en accordant une place capitale au "langage", de m'aider à mieux distinguer celui-ci de la langue. En allant à la rencontre de ces enfants, ma question essentielle aurait pu en effet se résumer ainsi: qu'en serait-il d'un langage humain en deçà de la langue?

Lorsque j'arrivai au centre, les enfants qui jouaient "ignorèrent" ma présence, me donnant l'impression que je n'existais pas pour eux. Seul le petit Allan, âgé de huit ans, vint se planter devant moi, en criant. Et ce cri, qui ne me parut pas de souffrance, je le ressentis aussitôt comme une demande, qu'il m'adressait sans que je puisse la comprendre. En réalité, Allan criait presque continuellement; au moment où je fis mon stage, l'équipe le trouvait d'ailleurs "en crise", et ses cris se faisaient particulièrement intenses. Ce qui frappait aussi d'emblée chez Allan était le fait qu'il refusait de sortir ses mains de ses manches – l'équipe m'expliquant à ce propos qu'auparavant il se mutilait, et interprétant cet "emballage" des mains comme une tentative de se garder de nouvelles mutilations. Lorsqu'on lui proposa de porter des mitaines, cependant, Allan put davantage sortir ses mains - ce qui semble révéler que l'"emballage" qu'il cherchait ne visait pas seulement à ne pas se ronger les doigts, puisqu'avec des mitaines il aurait pu le faire tout aussi bien. En outre, Allan se couvrait presque toujours la tête avec son vêtement; et lors de ses crises de colère ou de sanglots, s'apaisait peu à peu lorsqu'on "l'emballait" dans des couvertures. Dès lors, vu qu'au moment où j'arrivai les mutilations avaient disparu et que les cris étaient très présents, ce fut en lien à ceux-ci que je tentai de penser les emballages d'Allan, comme une recherche de "continu". Ainsi

le fait de n'avoir pas la mémoire de l'équipe, s'il m'occulta certaines choses, me permit sans doute d'en voir d'autres. Du reste, si parmi tous les enfants présents une relation transférentielle particulière se noua entre Allan et moi, ce fut probablement aussi dans la mesure où ses cris se rattachèrent aussitôt pour moi à un questionnement sur la voix, issu de l'enseignement de J.M. Vivès.

Cette rencontre clinique s'articula, me semble-t-il autour de trois temps forts.

Le premier prit naissance lors d'un atelier de psychomotricité, auquel Allan paraissait ne pas avoir envie de participer. Il se promenait autour des autres enfants, comme désœuvré. Pour ma part une sorte d'ennui me gagnait, et ce ressenti qui me paraissait commun entre l'enfant et moi, joua peut-être un rôle dans notre rencontre. De plus, on m'avait dit qu'Allan aimait les histoires, et j'avais proposé à l'équipe de mettre en place un "atelier contes". Dès lors je passai dans une pièce attenante, et me mis à lire à haute voix. L'histoire que j'avais choisie était celle de Kirikou, dont les chansons étaient souvent passées aux enfants du centre, et qui, m'avait-il semblé, calmaient parfois les cris d'Allan. Celui-ci ne tarda pas à me rejoindre, et se coucha près de moi, sur le ventre – comme si là encore il avait cherché la plus grande "continuité" possible entre son corps et le sol. Etant donné la présence du "vocal" dans sa problématique, je n'hésitais pas à jouer de ma voix – la faisant grave ou aiguë selon les personnages, imitant les cris d'animaux représentés dans les illustrations. Allan avait l'air ravi, et ne criait plus, mais "gloussait" en riant et en émettant de brefs sons – chez lui aussi un jeu sur les sons s'étant substitué au cri. Quoique ne sachant dans quelle mesure il est sensible à la "mélodie" de mon récit ou à sa "signification", je m'étonnais du décalage qui existait chez lui, entre son adhésion "passive" à la langue de l'autre, et son refus d'une participation "active" à cette langue. Lorsqu'une éducatrice vint lui proposer de prendre le goûter, il ne la suivit pas – et l'idée me traversa que ce qui se passait faisait pour lui office de "nourriture". Je repris donc ma lecture, et pris conscience que moi aussi je désirais que ce temps d'"accord", ou d'"accordage", se poursuivît. Lorsque l'histoire toucha à sa fin, les cris d'Allan reprirent. J'interprétai cela comme du mécontentement lié à l'interruption de la mélodie du récit, et me remis à lire une autre histoire; ses cris se calmèrent comme la première fois. Mais à présent, lorsque l'histoire s'arrêta, je me dis que je n'avais pas à le "gaver" sans qu'il me formulât, d'une manière ou d'une autre, sa demande, et moi-même je lui demandai de m'indiquer quelle histoire il souhaitait, s'il voulait que je continue à lire. Devant ses cris plus forts encore que la

fois précédente, et son agitation croissante, je me remis de nouveau à lire. Toutefois, à la fin de cette troisième histoire, je sentis bien que j'évitais quelque chose – et songeai que l'angoisse du vide que semblait éprouver Allan m'avait comme gagnée. Dès lors je cessai de raconter, et lui demandai que – faute de mots ou de mains – il me désignât un livre avec son pied. Allan, en criant, se leva et tourna autour de moi, d'un air très contrarié. Finalement, il se résolut pourtant à poser le pied sur un livre – et tandis que je crus un instant que quelque chose était "gagné", une véritable crise de colère s'éleva en lui. Il hurlait, me tournait le dos, alla se coller à la fenêtre – et sans les barreaux dont celle-ci était munie, j'aurais craint qu'il ne passât à travers. J'avais l'impression, en l'ayant "forcé" à me faire cette demande, de lui avoir extorqué quelque chose, et de l'avoir confronté à un vide insupportable. Je m'en voulais, d'avoir provoqué une telle souffrance, et dans l'espoir de la calmer, je continuai à lire, à travers ses hurlements. Peu à peu, de fait, il revint tourner autour de moi, en criant encore mais moins fort, puis se coucha et ses cris prirent fin. Lorsque la cloche sonna, nous indiquant l'heure où les enfants quittaient le centre, je craignis que sa crise ne reprît, mais il se leva calmement, en souriant, sans doute content de rentrer chez lui. Avant de descendre, il m'adressa un grand sourire – et je crus y percevoir quelque chose comme de la gratitude. Dans la même ligne, les jours suivants, quand j'arriverai au centre il viendra m'accueillir en poussant son cri habituel.

A partir de ce moment-là aussi, je serai particulièrement attentive à ce qui se joue, pour Allan, du côté du vide et de la demande - que je tenterai même parfois de susciter, comme avec les livres. Ce qui se soldera souvent par un échec: ainsi, lorsqu'au goûter je l'invite à choisir entre deux jus de fruits, je le vois en proie à un malaise si fort qu'il préfère refuser de boire plutôt que de me répondre – et je finis par choisir pour lui, plantant une paille dans l'un d'eux, pour qu'il puisse boire sans sortir ses mains. Par ailleurs, j'observe qu'il porte souvent des objets à sa bouche ouverte, et quand il mange se remplit excessivement la bouche puis garde longuement les aliments en bouche, sans les mâcher, comme si constamment il recherchait des "bouche-trous" – et son cri lui-même m'apparaît alors comme une sorte de bouche-trou.

Lors d'un goûter où il s'empiffre de biscuits, en serrant le paquet entre ses mains, je lui dis qu'il pourra reprendre un biscuit lorsqu'il aura fini celui qu'il est en train de manger, mais qu'en attendant il devrait laisser le paquet sur la table, pour que les autres aussi puissent se servir. Vu qu'il ne lâche pas le paquet, je le lui retire doucement des

mains – mais là-dessus il se met à hurler et à taper des pieds, apparemment fort en rage, puis éclate en sanglots. Il se jette alors dans mes bras, et je comprends cela comme un appel à se faire consoler – mais en fait il me mord violemment à l'épaule, puis continue à hurler. Je perçois sa morsure comme l'expression d'une souffrance intenable, plutôt que d'une véritable agressivité, dirigée vers moi. Du reste, à peine calmé, il revient tourner autour de moi – et j'ai l'impression qu'il cherche à "annuler" son geste.

Du côté encore de cette dimension d'échange inhérente à la demande, me vient l'idée d'insérer Allan dans un petit jeu de troc, qui s'est instauré entre un enfant et moi. Cet enfant ayant constamment besoin de tenir un objet dans chaque main, je lui propose régulièrement d'échanger avec moi tel ou tel objet contre un autre, afin de "mettre en circulation" ces objets autistiques, et d'entrer en contact avec cet enfant. Vu que celui-ci semble fort s'amuser de ce jeu, je tente de l'étendre à Allan, dont les mains cachées acceptent alors de s'ouvrir pour saisir les objets que je lui tends. Dans cette ouverture, je vois l'esquisse d'une reconnaissance du manque.

Le second temps marquant de notre rencontre survint lors d'une promenade en forêt. Allan était ce jour-là particulièrement agité, et criait sans trêve. Durant le trajet en voiture, la psychologue et moi, dans l'espoir de "l'attirer" vers autre chose, ou de nous distraire nous-mêmes, commençons à chanter. Mais rien n'y fait : Allan continue à hurler. Une fois en forêt, il reste à la traîne du groupe, et je vais marcher à côté de lui, sans oser lui prendre la main, ce qui risquerait d'être vécu comme intrusif par cet enfant, mais en essayant de l'entraîner par mon propre rythme. Ceci "marche", au sens littéral, assez bien, et Allan avance mieux. Comme les oiseaux chantent autour de nous, je songe qu'Allan, avec ses cris qui la plupart du temps ne paraissent pas de souffrance, "crie comme les oiseaux chantent". Mais aussitôt me revient une phrase de J.M. Vivès: "les oiseaux ne chantent pas, ils parlent". Du coup je me dis qu'Allan, avec ses cris, essaie de me parler, mais que je ne comprends rien. Dès lors j'essaie, faute d'une compréhension inaccessible, d'entrer en dialogue avec lui, sur le mode le plus basique, c'est-à-dire en l'imitant. Toutefois, dans ce jeu de miroir, j'essaie d'introduire un peu de différence, et ce que je renvoie à Allan, ce sont non pas ses cris, mais de petits bruits qu'il émet parallèlement: claquements de joue, ou voyelles autres que ce "A" qu'amplifie son cri – peut-être en écho de ces deux A inscrits dans son prénom véritable, ainsi que dans celui que je lui ai attribué. Or, Allan se met à m'imiter à son tour, et cesse de crier

pour reprendre mes propres sons. Encouragée par ce début de contact, qu'atteste aussi le rythme accordé de notre marche, je commence à chantonner ces sons – et Allan chantonne à ma suite. Nous entendant ainsi gazouiller, je pense à ce babil qui s'installe entre une mère et son nourrisson. Mais notre gazouillis, jouant à présent autour du U, tourne au hululement et devient un peu triste – et brusquement Allan se met à pleurer. M'en voulant un peu à nouveau, d'avoir malgré moi suscité cet état, je tente de lui expliquer qu'on ne fait que jouer, que rien n'est ici triste "pour de vrai". Allan se remet de son chagrin aussi vite qu'il y est entré, avec cette labilité d'humeur extrême qui lui est coutumière, et bientôt il met à rire. Je n'en reste pas moins stupéfaite, de l'impact que les sons paraissent avoir sur cet enfant – jusqu'à ce que le terme allemand de "Stimmung" vienne mettre un signifiant sur cette intrication de l'humeur et de la voix.

Au cours de ce "dialogue", je ne sais donc pas ce qu'Allan et moi nous sommes raconté, ni même ce qui s'est passé: je sais seulement qu'un contact est passé entre nous. Et celui-ci fut assez manifeste pour que, le lendemain, la psychologue qui devait alors prendre ses vacances, me demandât de prêter une attention particulière à Allan, qui à ce moment-là se retrouvait souvent en rade du groupe et des activités. Une telle demande, bien sûr, ne fit qu'entériner le transfert qui était en train de se construire. Et celui-ci s'établissant sur un mode très archaïque, fusionnel et laissant assez peu de place aux tiers, je me vis souvent conduite à faire un peu "bande à part" avec Allan, ce qui ne fut pas toujours bien vécu par certains membres de l'équipe. Pour ma part, j'assumais le caractère duel de cette relation, le percevant comme une phase nécessaire pour qu'Allan puisse s'ouvrir un jour, si son évolution allait en ce sens, à une triangulation.

Après cet épisode d'écholalie, il vient souvent vers moi non plus en criant, mais en faisant de petits bruits de joue, que j'interprète comme une invite à reprendre notre dialogue en sons, qu'alors je poursuis en effet. En outre, lorsqu'il crie, si je me mets à crier plus fort que lui, parfois il s'arrête, comme perplexe, mais peut-être aussi parce que mes cris peuvent assurer la même fonction "comblante" que les siens. Mais c'est surtout le contraste entre deux séances de massage qui me fait prendre la mesure de ce qui, je crois, s'est passé lors de notre promenade.

Au cours de la première séance, antérieur à la promenade, un éducateur masse le dos d'Allan avec de la crème, ainsi qu'il le fait régulièrement. Et l'enfant, comme d'habitude en cette situation, paraît calme et ne crie pas. Couché comme il l'était quand je lui

racontais des histoires, il semble se délecter de cette continuité qui est cette fois établie par un mouvement régulier et un contact peau à peau. Mais un autre enfant s'agitant, l'éducateur doit s'en occuper et "abandonner" Allan. Celui-ci se remet évidemment à crier, et je me décide à poursuivre moi-même le massage. Peut-être parce que, lors de notre séance de lecture, il s'est servi de son pied comme d'une main, me vient l'idée de lui masser les pieds, que je dénude. Mais du sable étant resté sur ceux-ci, la sensation de ce massage ne me paraît pas agréable – et très vite Allan se relève en criant, l'air contrarié. Peut-être aussi a-t-il vécu comme une intrusion cette mise à nu de ses pieds, ou encore est-il gêné par le fait que ce soit moi, et non la personne habituelle, qui le masse. Comme face à tous les comportements d'Allan, j'en suis réduite aux hypothèses.

Au cours de la seconde séance, qui constitue pour moi la troisième scansion de notre rencontre, c'est exceptionnellement une éducatrice qui lui masse le dos, mais debout, vu qu'il n'a pas voulu se coucher, et avec un instrument de bois. Face à eux, je les regarde. Après un certain temps, Allan me fixe aussi, et quitte l'éducatrice pour venir devant moi. Me disant qu'il cherche sans doute autre chose que ce qu'il recevait, je lui masse le mollet plutôt que le dos, et du plat de la main plutôt qu'avec un instrument. Il paraît ravi, mais après un moment, retourne chez l'éducatrice, qui reprend son massage – comme je reprendrai le mien lorsqu'Allan reviendra chez moi. Plusieurs fois, il reproduira cette alternance, dans laquelle je verrai, entre deux "plénitudes" constituées par les massages, la création d'un vide – ce vide qu'Allan paraissait redouter jusqu'alors. Et dans une telle alternance de vide et de plein, il me semble que naît pour lui le rythme, auquel il m'a paru assez insensible auparavant: lors d'un "atelier percussions" en effet, alors que d'autres enfants excellaient à répéter ou créer des rythmes, Allan était resté complètement en dehors de ce qui se passait. Par ailleurs, tandis que je le masse, un instant il se remet à crier, et sans m'en rendre compte je lui serre fort la jambe, comme par identification à ce qui crie en lui. Or, il cesse alors de crier – et je me demande si mon geste n'a eu pour effet de contenir une sorte de jouissance qui débordait par son cri. Enfin, lorsqu'Allan s'en va, un autre enfant vient vers moi, comme pour me demander de le masser à son tour – ce que je fais. L'enfant rit d'un air ravi, et aussitôt Allan revient près de nous, regarde l'enfant, me semble-t-il, avec envie, et approche son visage tout contre le mien, en poussant un cri. Son attitude m'évoque un oisillon, bec grand ouvert, criant pour qu'on lui apporte à manger.

Vers la fin de mon stage, deux occasions me font éprouver, de façon très intense, cette jubilation qui paraît saisir Allan quand il atteint le "continu". La première fois, où exceptionnellement il accepte de sortir ses mains, et où je les serre dans les miennes pour les plonger dans un bain de peinture épaisse, qu'ensuite nous étendons, à pleines paumes, sur une feuille, Allan glousse de plaisir. Je me risque alors à introduire un peu de vide et de signifiant, en lui prenant un doigt pour tracer son nom sur la feuille. Et Allan, à mon étonnement, continue à rire, sans s'irriter de cette rupture dans la continuité – ce qui indiquerait encore une progressive intégration du vide.

La seconde fois, sa jubilation apparaît quand ma main presse dans les siennes un bloc de plasticine, qui nous soude au sens même matériel du terme. Il m'apparaît alors qu'Allan ne redoute pas de sortir ses mains lorsqu'il les vit sur un mode non plus individué mais fusionnel – en une fusion que ses mitaines elles-mêmes semblent prolonger pour lui. Et lorsque, le jour de mon départ, l'équipe m'offre, en guise de souvenir, le moulage de la main d'Allan, inscrite en creux dans un bloc de plasticine, j'y vois l'image du travail que j'aurais aimé poursuivre avec lui, du côté de l'introduction du manque, du symbolique, dans le plein de ses cris et de notre relation symbiotique.

QUESTIONNEMENTS SIMULTANES A LA RENCONTRE

Durant ce stage, je vécus avec certains enfants, et avec Allan en particulier, des moments d'intense plaisir. Et je me surpris à en éprouver une certaine culpabilité – comme si par là je versais dans la "jouissance de l'analyste". A m'interroger sur celle-ci, je finis toutefois par me dire qu'elle pourrait se repérer par une forme d'auto-centrisme, où l'analyste jouit d'une situation ou de ses interprétations, comme dans l'oubli du patient. Or, il me semblait que ce plaisir que je vivais, au contraire, venait d'une impression de partage. Et peu à peu je mesurai combien le concept de "contact", défini par J. Schotte à la suite de Szondi, dirigeait mes interventions au cours de ce stage. En effet, ce qu'avant tout je cherchais, sans même toujours en avoir conscience, c'était à *être-avec* tel ou tel enfant, dans la *présence* la plus pleine possible, *au présent* donc, dans un *accordage de nos rythmes, de nos "Stimmung"* – ainsi que l'illustre, au cours de la promenade avec Allan, l'accordage de nos marches et nos chants.

Mais ces instants de partage n'allaient pas sans ce que Bion a conceptualisé comme des régressions vertigineuses, qui pouvaient avoir quelque chose d'effrayant, dans la mesure où elles me mettaient aussi en contact avec mes propres "noyaux" archaïques, voire psychotiques ou autistes, selon les termes de Bion encore.¹ Je m'aperçus par exemple que dans certains jeux avec les enfants, je retrouvais moi-même un plaisir d'enfant, et de façon tellement flagrante que je préférais ne pas me trouver alors sous le regard d'un autre adulte. Plus radicalement, à certains moments de bien-être avec l'un de ces enfants mutiques, j'eus l'impression, comme parfois avec un animal, de n'avoir plus besoin de parler, et de me faire "happer" par le silence autistique, au lieu de tenter de conduire celui-ci à du langage. Ce fut la remarque d'un éducateur, dans un tel moment de non-parole, mais baigné par de la musique (celle de Kirikou, évidemment!), qui vint me rassurer: "moi je trouve qu'on est bien ici", dit-il. Je n'étais donc pas seule, parmi les "parlants", à ressentir le bien-être de ces répits dans la trame langagière – et par conséquent ce silence n'était pas "autistique", mais une fois de plus un vécu commun, qui permettait peut-être de nouer plus étroitement le contact avec un non-parlant.

Cependant, si je m'efforçais de rejoindre Allan où il était, plutôt que de le "tirer" où moi-même me situais, je ne pouvais m'en tenir indéfiniment à cette "satisfaction" partagée. Parallèlement, un jour où sur une balançoire je me trouvais face à un enfant

dans un échange de regard très intense et un bercement régulier, qui nous "soudaient" comme une mère et son nourrisson, soudain je me demandai comment j'allais y mettre fin, vu que cela aurait pu durer des heures – et comme ne jamais cesser. Ainsi que le dit D. Ribas, à propos de l'autisme précisément: "Il faut aller chercher l'enfant dans son monde par une acceptation d'un échange au niveau extraordinairement archaïque où il est capable de fonctionner. Mais comment ensuite favoriser l'émergence de la personne de l'enfant dans l'échange ainsi noué?".² Mes doutes allèrent si loin que, dans ces moments de sérénité, de complétude, que dans leur "bulle" paraissent parfois atteindre ces enfants, j'en vins à me demander qui, d'eux ou de nous, était le plus dérangé par leur refus de notre mode-d'être-parlant. Mais quand j'étais bien près de croire que c'était nous, il y avait toujours, tôt ou tard, une explosion de souffrance de leur part qui me ramenait à la réalité douloureuse de leur enfermement. Dès lors se frayait une voie, pour sortir d'une "béatitude" partagée, en vue d'un cheminement à visée thérapeutique: il s'agissait de saisir ces failles, tantôt infimes, tantôt massives, où le "manque du manque" ouvrait à une souffrance – que nous, êtres parlants, avons à transmuier en "appel" du manque: par là pourrait se comprendre comment le mal-être d'Allan, hurlant dès que je cessai de lire, se transforma en une sorte de demande, lorsqu'il m'indiqua un livre avec son pied, suite à mon désir qu'il désire. En ceci s'éclaire donc ce qui distingue d'une démarche "éducative" un processus spécifiquement psychothérapeutique: tandis que la première aborderait l'enfant d'un point de vue d'adulte, lui apprenant à parler parce que la langue est une condition d'insertion dans la société humaine, le second tenterait d'atteindre le point de vue de *l'infans*, pour saisir ce qui serait susceptible de le pousser, au sens pulsionnel du terme, à parler.

Mais dans la mesure où il s'agit ici de libido, et d'une sorte de joute, se jouant dans le psychisme de l'enfant, entre ses pulsions de "nirvana" et ses pulsions de vie, ce qui seul peut susciter ces dernières, du côté de l'analyste, ce sont ses propres pulsions de vie, et donc son désir. Comme le dit Lacan, c'est du "désir du psychanalyste", "du fantasme du psychanalyste, à savoir ce qu'il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole que vient le choc d'où se dégèle chez l'analysant la parole".³ De fait, c'est bien au

¹ . Cf E. Schmid-Kitsikis, *W.R. Bion*.

² . D. Ribas, *L'énigme des enfants autistes*, pp 178-179.

³. Conférence du 19 juin 1968.

plus près de mon désir que quelque chose a "pris" entre Allan et moi: du côté des histoires, de la musique, et des animaux – que ce soient ceux du réel, dans la forêt, qui m'incitèrent à gazouiller, ou ceux de l'imaginaire, dans les dessins de Kirikou dont j'imitai les cris, ou bien dans ce bec d'oisillon affamé que je vis en la bouche grande ouverte d'Allan; même quand je criais plus fort que celui-ci, dans l'espoir qu'il n'eût plus besoin de crier lui-même, je ne fis que m'inspirer de l'éthologie animale, par laquelle je vis un cheval en crise se calmer, à la vue de son maître "faisant le fou" à cette fin.

Il me semble donc que c'est de désir à désir, que l'inconscient du psychologue peut rencontrer celui du patient. Et le désir du premier n'étant, au fond, qu'un désir qu'advienne le désir du second, en miroir il paraît susciter, chez celui-ci, un désir du désir: n'est-ce pas à ce registre-là que semble s'apparenter le regard d'Allan sur l'enfant qui a "pris sa place", pour que je le masse?

Enfin, parmi les questions qui me traversèrent, durant ce stage, celles qui concernent le "Nom-du-Père", pour Allan, pourraient s'articuler selon deux axes. D'une part, à partir du constat que son cri reproduisait la voyelle redoublée de son prénom, je réalisai que ce prénom constituait les deux premières syllabes du nom de sa "patrie". Cette espèce de "redoublement" du Nom-du-Père a de quoi interroger, là où ce dernier semble avoir "dysfonctionné". En outre, l'origine étrangère d'Allan pourrait conduire à se demander si la rupture, du moins partielle, d'avec la langue paternelle⁴, n'a pas catalysé un tel "dysfonctionnement".

Cette question du Nom-du-Père ouvre à celle du diagnostic structurel – que j'ai bien dû me poser, dans ce centre où se côtoyaient autistes véritables et psychotiques aux "traits autistiques". Or, d'après les critères de distinction entre ces deux structures, que proposent différents auteurs, il me semble que c'est plutôt du côté de la psychose que se situerait Allan. Ainsi, selon R. et R. Lefort, qui orientaient souvent les analyses des psychologues du centre, tandis que pour un autiste la dimension de l'Autre ne serait pas constituée, chez un psychotique cet Autre, au contraire, serait vécu comme intrusif – au point, paradoxalement, d'entraîner les mêmes symptômes de repli sur soi que l'autisme. Dans un esprit comparable, D. Ribas observe qu'un autiste nie le besoin d'une symbiose maternante, tandis qu'un psychotique s'efforcera de la prolonger.⁵ Or, il semble bien

⁴ . Au sens où la langue de l'"institution symbolique" est par définition paternelle – tout en s'ancrant, bien sûr, dans la "lalangue" maternelle.

⁵ . D. Ribas, op. cit., p 45.

qu'Allan, tentant par tous les moyens de "coller" à l'autre, reconnaît l'existence de celui-ci, mais tout en le recherchant le redoute, et le maintient à distance par les cuirasses "autosuffisantes" dont il s'enveloppe, sur un mode vocal, oral ou tactile. En cela il paraît révéler encore ce "manque de manque", ou de vide, qui constitue, selon J. Oury, le cœur de la psychose.

ANALYSE ULTERIEURE ET REPERES THEORIQUES

La "métaphore maternelle"

Ce fut assez consciemment qu'avec Allan je me situai sur un registre "maternant" – me référant en ceci à l'idée d'"amour primaire", développée par Balint à la suite de Ferenczi. Dans cette optique, un climat de "satisfaction", accordée par un analyste aussi régressé que son patient, entretient la fiction "thérapeutique" d'une indifférenciation entre l'un et l'autre. Dans le même esprit, j'avais recours aux métaphores d'Anzieu, pensant les cris d'Allan comme une "enveloppe sonore", et nos contacts tactiles comme le tissage d'une fantasmatique "peau commune." Cela étant, lorsque j'exposai ce cas clinique, des objections opposées à de telles métaphores me laissèrent quelque peu perplexe, dans la mesure où celles-ci me semblaient avoir orienté mon positionnement clinique. En outre, dans les jours qui suivirent, au cours de discussions que j'eus avec des enseignants, Anzieu puis Ferenczi et Balint furent critiqués dans la mesure où leur conception de l'analyse serait traversée par le fantasme de jouer "la bonne mère", absolument comblante. Indépendamment de ce qui concerne ces auteurs, je m'interrogeai dès lors sur ce qu'il en était pour moi. Et ce fut seulement en rédigeant la présente description clinique que m'apparut un certain éprouvé d'auto-reproche, voire de "culpabilité", dès que, dans ma relation avec Allan, se révélait chez lui une frustration ou une souffrance. Aussi me sembla-t-il que je ne m'étais pas peut-être toujours tenue suffisamment au "comme si" de la métaphore maternelle – vu que si l'on se prête, en tant que psychologue, à la relation transférentielle fusionnelle à laquelle incite un patient psychotique, il s'agit de ne jamais perdre de vue à quel point ceci ne se joue, pour parler comme Winnicott, que sur une aire d'illusion, ou de fiction. Sans doute la dimension proprement symbolique, ou "paternelle" de toute métaphore, avait-elle parfois laissé place, dans le transfert ici décrit, à la dimension "imaginaire", fantasmatique, de la "bonne mère". Ceci m'étant signifié par un retour du surmoi paternel, sous forme de culpabilité. Autrement dit, le symbolique, en s'estompant, ayant également atténué ce qui me différenciait d'Allan, son intolérance à l'émergence d'un vide avait peut-être réveillé ma propre angoisse du vide – et tout comme il avait du mal à endurer la frustration, j'avais du mal à supporter de la lui imposer. Ce qui pose évidemment la question de la limite, de cette "castration" sur laquelle se fonde la

fonction de psychologue, qui ne peut devenir "opérant" qu'à partir du moment où il s'assume frustrant – voire, quelquefois, impuissant.

"Du pictogramme à l'énoncé"⁶

Ce n'en est pas moins un vecteur "symbolisant" qui orienta mon travail avec Allan, lorsque je tentai, à partir de ses cris, de l'appeler à la parole. Un tel processus pourrait être analysé selon les perspectives de Piera Aulagnier, qui définit le symbolique comme ce qui inscrit le corps dans un ensemble de relations, à partir d'une "violence de l'interprétation", opérée par la mère sur le cri de l'infans, et qui permettra à celui-ci de s'acheminer vers la parole.⁷ Selon les concepts élaborés par cet auteur, Allan me semblerait se situer dans la transition menant de l'originnaire au primaire.

Dans le registre de l'originnaire règne en effet l'indistinction entre le moi et l'autre, l'intérieur et l'extérieur. Tout objet, dès lors, y sera métabolisé psychiquement comme une partie du corps propre, susceptible d'auto-engendrement. Dès qu'il y a risque de manque, par conséquent, celui-ci sera comblé sur un mode hallucinatoire par un pictogramme, sur le modèle d'un sein auto-engendré par la bouche. Le pictogramme pourrait se définir comme une "image de l'objet-zone complémentaire", préalable à la différenciation entre zone sensorielle et objet-cause de l'excitation, ou entre satisfaction réelle et satisfaction hallucinée. A ce niveau se décèle donc un "désir de ne pas avoir à désirer", apparenté à la pulsion de mort freudienne. Or, "la représentation pictographique du "prendre" et du "rejeter" reste en cette phase la seule représentation possible de toute expérience sensorielle".⁸ En cas de perception débouchant sur du plaisir, se produira donc, sur le mode du "prendre", une incorporation, tandis que si la perception ouvre à du déplaisir, elle donnera lieu à une automutilation⁹ – mutilation hallucinatoire, évidemment, dans le cas du nourrisson, et non mutilation réelle comme

⁶ . Ce sous-titre est un de ceux de l'ouvrage de P. Aulagnier, *La violence de l'interprétation*.

⁷ . Prolongeant les perspectives de *L'esquisse d'une psychologie scientifique*, d'après lesquelles le cri ne serait à l'origine qu'une tentative d'expulsion de la douleur et du négatif, J.M. Vivès formule cette transformation évoquée par Aulagnier comme le passage d'un cri *pur* à un cri *pour* (cours donné à l'université de Nice en 2005-2006).

⁸ . *La violence de l'interprétation*, p 55.

⁹ . Notons que cette automutilation constitue l'archétype de ce qui sera, au niveau du secondaire, la castration.

dans le cas d'Allan, de l'une à l'autre se situant tout ce qui sépare une maturation "normale" d'un processus pathologique.

Il n'empêche que, à la lumière de cette théorisation, s'articuleraient les mutilations d'Allan et ses cris – en ces derniers pouvant se jouer à la fois un "rejeter" et un "prendre", de l'objet-sein métabolisé en auto-crédation de la bouche. Ce qui éclairerait en outre l'espèce d'équivalence qui semble exister pour Allan entre le cri et la nourriture. Notons du reste que sur ce registre, toute représentation, aussi archaïque fût-elle, est indissociable de l'affect qui la suscite et qu'elle suscite: si toute frustration, chez Allan, "s'incarne" aussitôt par des cris, à l'inverse ces cris paraissent, durant la promenade en forêt, pouvoir le plonger à eux seuls dans un affect d'affliction.

La satisfaction, ici, en ce qu'elle a de totalisant, ouvre davantage sur la jouissance que sur le plaisir. Ainsi, "la bouche deviendra représentant pictographique, et métonymique, des activités de l'ensemble des zones, représentant qui *autocrée par avalement* la totalité des attributs d'un objet – le sein – qui sera à son tour représenté comme source globale et unique des plaisirs sensoriels".¹⁰ La même indivisibilité existant entre l'oreille et le son, on conçoit que le cri d'Allan puisse faire office de pictogramme tant au niveau de son émission vocale que de sa réception auditive.

Aussi l'originaire se caractérise-t-il par une alternative radicale, entre amour total et fusionnel d'une part, et haine absolue et meurtrière d'autre part. De fait., dans sa relation avec moi, Allan passe sans transition de moments où il paraît vouloir m'absorber, à d'autres où il semble vouloir me détruire, me tuer, par ses cris ou ses morsures – au moyen donc de sa bouche, qui lui sert également à incorporer le monde.

Le pictogramme, support de toute représentation psychique, et par conséquent aussi de l'auto-représentation du sujet, peut dès lors se comprendre comme ce qui conduirait la "chair" informe à un corps doté d'une forme, ou, dans les termes de Dolto, à une image inconsciente du corps.¹¹ L'insistance d'Allan à s'"envelopper" – les mains, la tête, tout le corps, selon son degré de fragilisation – s'inscrirait dans une telle recherche de forme. Selon la théorisation de Dolto, on pourrait en outre avancer qu'Allan n'aurait pas encore accompli cette "castration orale", par laquelle les mots, en tant que remplisseurs

¹⁰ . *La violence de l'interprétation*, p 62, souligné par l'auteur.

¹¹ . Remarquons que, au niveau lexical, cette perspective inverse la terminologie de Husserl ou Merleau-Ponty, qui opposent au "*Körper*" ou "corps" purement biologique, la "*Leib*" ou "chair" dotée d'une épaisseur psychique.

de la bouche, finissent par se substituer à la nourriture. Ses cris, en effet, pourraient se concevoir comme une sorte d'intermédiaire entre la nourriture et les mots. Cependant, le fait qu'il ne se dévore plus les mains, est sans doute à envisager comme une première étape dans la sortie du "cannibalisme" caractérisant la prédominance de l'oralité.

Pour en revenir à la conceptualisation de Piera Aulagnier, envisageons maintenant ce qui, au-delà de l'originaire, se produit au niveau du primaire. C'est ici que l'Autre fait son apparition, en tant que séparé du corps propre, et induisant la possibilité d'aller et venir – c'est-à-dire l'instauration d'un rythme. Mais cet Autre est immédiatement pris dans un double mécanisme de projection et d'introjection. Ainsi, toute satisfaction venant de l'Autre (maternel, à l'origine), fût-ce son rapprochement, est ressenti par projection de l'enfant comme un désir de lui faire plaisir, et à l'inverse toute frustration par cet Autre sera vécue comme un désir de lui nuire. En retour, par introjection, l'enfant éprouvera, face à ces situations, respectivement un désir de satisfaire la mère, ou un désir de l'agresser. Comme on le voit, tout est régi ici par le principe de plaisir.¹² De même, ainsi que dans l'originaire, tout événement extérieur est vécu comme une affection du corps propre. Mais à la différence de l'originaire, où le perçu ne pouvait être rejeté que par une mutilation hallucinatoire de la zone de perception, dans le primaire n'a lieu qu'un éprouvé de perte d'autonomie de cette zone de perception, en train de se constituer comme zone érogène: la bouche, par exemple, ne serait plus arrachée, mais possédée par le cri de l'Autre.

Au pictogramme, ici, se voit substitué le fantasme, de pénétration essentiellement, par lequel s'opère la réunification de l'Autre et du sujet.¹³ L'hallucination comblante, au-delà d'un certain seuil, ne suffisant plus à procurer satisfaction, le manque réapparaît, et la nécessité d'en appeler à l'Autre, fût-ce au sein d'un fantasme qui le ramènera. Ce serait donc à ce niveau que le cri d'Allan prendrait sa dimension d'appel, qui m'a semblé émerger dans les situations où l'atteignaient des frustrations que l'aspect "pictogrammatique" de ses cris, ou de ses autres tentatives de "bouche-trou", n'arrivait plus à colmater. Du reste, la recherche de "continu" dont témoignaient à la fois son rapport à la vocalisation, propre ou d'autrui, et de telles tentatives – du côté de

¹² . Le principe de réalité n'entrera en jeu, comme on le verra, qu'au niveau du secondaire.

¹³ . Remarquons que le fantasme originaire de scène primitive constitue l'intermédiaire entre le pictogramme et le fantasme proprement dit.

l'enveloppement, du massage, du modelage, etc. - peut se comprendre dans cette optique, où le primaire se caractérise par une discontinuité d'expériences – que l'Autre aurait pour tâche d'unifier, afin de donner sa cohésion au sujet.

Si l'on envisage à présent, avec Aulagnier, comment ce passage de l'originaire au primaire se concrétise dans le registre sonore, on pourrait dire que dans un premier temps règne un pur "plaisir d'ouïr", où des sons a-sensés ne sont perçus que comme sources de plaisir ou de déplaisir. A propos de l'*infans*, Aulagnier écrit qu'au niveau de l'indifférenciation moi-autre caractérisant le primaire, "son propre cri ou son propre gazouillis refont irruption dans sa cavité auditive comme son de haine ou d'amour dont un sein-tympan indivisible serait l'émetteur".¹⁴ Ce ne serait que dans un second temps qu'émergerait peu à peu un "désir d'entendre", où les sons deviendraient des éléments informant de la présence ou de l'absence de l'Autre.¹⁵ Ici encore, Allan me paraît se situer dans l'entre-deux, puisqu'en son jeu a-signifiant avec les sons, semble s'esquisser une sensibilité à la présence ou l'absence d'autrui – puisque, par exemple, il pique une crise lorsque s'interrompt ma voix racontant des histoires, ce qu'il ne fait pas quand s'arrêtent des chansons enregistrées. Cela étant, on conçoit qu'au niveau du primaire, le silence en tant que révélateur de l'absence de l'Autre, prenne, tout comme une voix source de déplaisir, une valeur persécutive – d'autant plus forte que cette absence, ici, équivaut à un véritable retrait du monde, et à une déréliction du sujet dans le discontinu. Aulagnier souligne d'ailleurs que cette dimension persécutive de la voix vécue comme "déplaisante" ou du silence, peut atteindre une intensité toute particulière, dans la mesure où le sujet n'est pas capable de s'en protéger en fermant l'oreille. "Que sur cette voix soit projetée une intention menaçante, et tout plaisir partiel se transforme en son contraire".¹⁶ Dès lors pourrait se comprendre la difficulté d'Allan à supporter le silence, sans le remplir de ses cris, qu'il percevrait comme la voix de l'Autre passant à travers lui.

En situant Allan entre originaire et primaire, c'est-à-dire au cœur de ce processus menant de l'"annulation" de l'Autre à sa "modification" par l'appel du sujet, nous rejoignons donc l'hypothèse selon laquelle, dans l'optique des Lefort, il ne

¹⁴ . *La violence de l'interprétation*, p112.

¹⁵ . La dimension proprement signifiante des sons n'apparaissant que dans le secondaire.

¹⁶ . *La violence de l'interprétation*, p112.

s'apparenterait plus à l'autisme pur, où l'Autre se voit nié, mais s'inscrirait dans la différenciation progressive de cet Autre, fût-il persécutif, telle qu'on la rencontre dans la psychose.

L'interprétation de l'Autre

Comment comprendre, dès lors, ma propre intervention, en laquelle j'ai provisoirement représenté l'Autre pour Allan? De fait, en attribuant d'emblée une valeur d'appel à ses cris, j'opérai inconsciemment une "violence d'interprétation" – qui permit sans doute que les cris qu'il m'adressa ultérieurement, acquièrent effectivement cette dimension d'appel, ne fût-ce qu'en protestant contre une frustration, comme lorsque j'interrompis ma lecture. Ainsi que le rappelle Aulagnier, "le discours de l'Autre (...) ne peut répondre aux besoins de l'*infans* qu'en prétendant "savoir" ce dont il n'a, en réalité, aucune connaissance".¹⁷ Ancré dans le secondaire, ce discours permettra à l'indicible originaire d'évoluer peu à peu vers la signification – à laquelle il ne sera cependant pas réductible: l'originaire comme le primaire cohabiteront toujours partiellement, pour un sujet, avec le secondaire. Néanmoins, l'interprétation première, en nommant l'éprouvé du sujet, transforme son affect en sentiment, et parallèlement dote l'objet d'un sens dont témoigne sa nomination. Dans ce processus, l'Autre, marqué par le principe de réalité, métabolise l'objet pour qu'il s'imprègne du principe de plaisir, afin de devenir intégrable par l'*infans*, mais tout en gardant la marque du principe de réalité, auquel il introduira cet *infans*. Par sa parole, donc, l'Autre porte une sorte d'"ombre" sur le corps de l'*infans*; mais ce dernier rappellera que cette ombre n'est pas en parfaite adéquation à son corps, chaque fois que ce dernier "dysfonctionnera" ou témoignera d'un mal-être.

La violence secondaire, aussi pernicieuse qu'était nécessaire la violence primaire, commence lorsqu'est nié ce possible écart, entre l'originaire ou le primaire de l'enfant, et les interprétations secondaires qu'en produit l'Autre. La pathologie, alors, sera la dernière issue pour manifester un tel décalage: face à un discours de l'Autre impuissant à nommer justement son ressenti, le sujet n'aura plus qu'à s'affirmer capable de s'approprier ce qui lui manque, par la "surpuissance de son désir". Les cris d'Allan, dans cette perspective, constitueraient comme une protestation contre une interprétation abusive. Ce en quoi ils m'auraient "appelée" à une sorte de réinterprétation, se sachant cette fois fictionnelle, et distillée comme telle en récits et en gazouillis.

La musique originelle

De façon générale, ma parole s'appuie sur son substrat vocal et musical pour chercher accès auprès d'Allan: soit qu'en racontant je prenne différentes voix ou imite des cris d'animaux, soit qu'au sein de mon discours j'imite les cris d'Allan, soit encore que je tente de "tirer" ces cris vers le chant, et d'établir un dialogue avec lui sur un mode purement rythmique et mélodique. En ceci, je rejoins les perspectives d'Alain Didier-Weill, selon qui c'est d'abord un rythme et une mélodie que l'*infans* perçoit dans la voix maternelle. Comme le remarque cet auteur, certaines expériences tendraient d'ailleurs à démontrer que les mères d'enfants autistes s'adresseraient à leurs enfants avec une voix de tête, transmettant de la signification en faisant fi de la musicalité – ce qui rendrait irrecevable leur parole.¹⁸ Selon Didier-Weill, le rythme, par son alternance de présence et d'absence (de l'Autre), introduirait au traumatisme, que représente la simultanéité de la présence et de l'absence (en l'Autre), c'est-à-dire à la castration, au manque constitutif du sujet – contre lequel Allan semble s'insurger dès qu'il émerge. Néanmoins, la parole seule – à laquelle Allan n'a pas (encore?) accédé – permettrait de sortir de ce traumatisme, en ce que par elle "le sujet doit pouvoir *faire acte de présence au point traumatique où l'Autre s'avère absent*".¹⁹ Par là, le sujet assure en quelque sorte la permanence de l'Autre à travers son absence, et substitue au trou réel dans le symbolique (la castration "traumatisante"), un trou symbolique dans le réel (la castration passée par le signifiant). La mélodie, ou le rythme de la voix, serait donc bien la "racine sur laquelle pourra en second lieu germer la parole"²⁰ – cette parole proprement dite advenant lorsque, dans la continuité de la voix, sous le sceau de la voyelle et du maternel (de fait, Allan ne peut vocaliser que sur base de voyelles), est introduite la rupture, de la consonne et du paternel.

Dès lors, dans les cas où cette transmission du signifiant a échoué, des parents à l'enfant, elle pourra être retentée à travers la musique ou le chant, moins agressants que la parole, pour un sujet qui l'a "refusée". Toujours selon Didier-Weill, dans la mesure où

17 . Ibid. p 80.

18 . Cf. "La voix maternelle", in *Voix et psyché*.

19 . *Les trois temps de la loi*, p 272, souligné par l'auteur.

20 . Ibid, p 249.

la musique ancre le symbolique directement dans le réel, sans en passer par l'imaginaire, elle concrétise ce "trait unaire", qui dans la théorie lacanienne, est ce qui du lien mère-enfant permet à ce dernier de s'inscrire dans le symbolique. Par conséquent, la musique rendrait réversible la forclusion de ce trait unaire qui a lieu dans la psychose – ainsi qu'en témoignent les thérapies fondées sur la musique dans certaines sociétés dites "primitives". La musique, en effet, introduit un transfert particulier basé sur le rythme – celui, sans doute, qui s'est instauré entre Allan et moi au cours de la promenade en forêt ou de la seconde séance de massage. Et par ce rythme, cet au-delà asémantique, où plus aucun signifié ne correspond aux signifiants²¹, le signifiant forclus dans la psychose, ou a fortiori dans l'autisme, qui n'est pas traductible par un autre mot – comme il le serait s'il était seulement refoulé – peut musicalement se "dire". En ceci, le sujet psychotique accède à une sorte de "signifiant zéro".²²

La musique serait ainsi ce qui rappellerait la présence de l'Autre au sujet qui tenterait de l'oublier, et ce qui permettrait de renouer le pacte avec Autre – puisqu'à l'origine c'est elle qui l'a noué, plus ou moins harmonieusement, avec plus ou moins de fausses notes. Selon Didier-Weill, c'est la musique qui entend le sujet, plutôt que l'inverse: en lui elle entend la présence de l'Autre, au fondement de l'existence du sujet, et à laquelle elle renvoie celui-ci. A travers la mélodie, le sujet perçoit donc le "deviens" que lui adresse l'Autre – et qui dans le cas de la psychose, n'a pas été originellement perceptible. Aussi la musique a-t-elle la capacité de remettre en marche le temps, que tente d'immobiliser le sujet psychotique. Et en elle le sujet retrouve la coïncidence de sa synchronie et de sa diachronie, autrement dit la coïncidence entre, d'une part, son lien intemporel à la Chose, et d'autre part, son histoire – seule accessible par la parole.

Voix et signifiante

²¹ . Partant du fait que "la lumière", dans la Genèse, est nommée par "le jour", Didier-Weill considère que la musique constitue ce qui de la lumière, en tant que réel, ne peut passer dans le jour.

²² . *Les trois temps de la loi*, p 257.

²³ . Pour reprendre le titre d'un ouvrage de Heidegger.

²⁴ . Rappelons que Schréber, pour atténuer ses voix, avait recours non seulement à la lecture de livres ou la remémoration de poèmes, mais aussi à la pratique du piano.

Prolongeant ici la théorisation de Didier-Weill, celle de Jean-Michel Vivès permet de poursuivre l'analyse du processus d'"acheminement vers la parole"²³ qui s'est esquissé entre Allan et moi. J.M. Vivès en effet met en évidence la dialectique articulant le vocal, du côté de la jouissance asignifiante, et la parole, du côté de la signification, du manque et du désir: dialectique toujours fragile, comme l'illustre le chant, toujours menacé de basculer dans la jouissance du cri. En soulignant du reste que la voix ne se réduit pas à sa dimension sonore, mais s'apparente au continu en tant que tel, fût-il silencieux ou gestuel, cette conceptualisation rend plus perceptible encore le lien qui semblait exister, chez Allan, entre ses cris et sa recherche d'un enveloppement physique. Dans la mesure aussi où ce continu du vocal, hors temps comme l'est l'inconscient, s'oppose au discontinu de la parole, temporel puisque scandé, la dualité "voyelle-consonne" de Didier-Weill se voit ici radicalisée. Mais Vivès met également en évidence qu'un sujet, dès lors qu'il se livre à la jouissance de la voix, est en réalité traversé par la voix de l'Autre²⁴: pour acquérir la sienne propre, il faudrait, paradoxalement, qu'il y renonce en partie, pour entrer dans le processus langagier. Il faudrait en quelque sorte que le sujet se fasse sourd, du moins partiellement, à cette voix de l'Autre, originellement maternel, et passe par là d'un "entendre" passif à un "se faire entendre" actif. Dans cette perspective, par mes récits et ma modulation des ses cris, j'aurais donc tenté de faire passer Allan du "viens" auquel il était soumis, par un Surmoi archaïque le jetant dans une jouissance asubjective, à un "deviens" subjectivant: tentative comparable à celle d'Orphée s'efforçant par ses chants de couvrir le hurlement des Sirènes... Car dans ce mouvement allant d'une "invocation" mortifère à une "convocation" vitale, tout ce qui, comme mes jeux de voix et mes gazouillis, s'apparente au musical, constitue, ainsi que le soulignait déjà Didier-Weill, une "voie" adoucie, où le manque s'introduit de façon moins abrupte que dans la parole pure.²⁵ Vivès remarque d'ailleurs qu'au sein de ce mouvement, l'écho, tel que je l'ai pratiqué durant la promenade, constitue une forme "minimale" de la réponse de l'Autre, laissant donc la plus grande place à la gestation "symboligène" du sujet. Autrement dit, en essayant d'introduire de la différence dans les continuités d'Allan, j'aurais tendu à introduire la base du système langagier,

²⁴ . C'est en ceci que Lacan peut dire que l'objet voix est celui qui se situe au plus près de l'inconscient: cf *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Séminaire XI*, p 96.

essentiellement différentiel, et donc de "pacifier", par la parole, la dimension jouissive et mortifère de la voix pure et du cri.

En rattachant un tel mouvement à la théorie freudo-lacanienne, Vivès montre que la voix est ce réel qu'un sujet consent à perdre pour entrer dans le symbolique et se mettre à parler. Se détachant de la Chose maternelle, un sujet névrosé, en effet, constitue comme perdu et inaccessible l'objet de son désir, son objet a – en l'occurrence l'objet invocant ou la voix pure. Selon les termes de Lacan, cet objet a est ce qu'il faut perdre comme organe pour advenir comme sujet.²⁶ Or le sujet psychotique, précisément, refuse cette perte, et conserve l'objet a dans son corps, comme en témoignent les cris ou la nourriture dont Allan remplit sans cesse sa bouche – pulsion invocante et pulsion orale révélant par là leur intrication étroite, en ce que Lacan a appelé une pulsion "aurale".

Oralité et réel

Il s'agit donc de prendre également en compte ce qu'il y a d'oral dans la problématique d'Allan. Or, comme Lacan n'a cessé de le souligner, depuis son article sur les *Complexes familiaux* jusqu'à son séminaire sur *L'angoisse*, la question du sevrage oral renvoie directement au sevrage de la naissance, et donc à la question de la séparation. Par sa recherche perpétuelle de fusion, Allan paraît bien témoigner en effet d'une aspiration à un retour au sein, caractéristique de la pulsion de mort et de ce que Aulagnier appelait désir de non-désir. Et son angoisse, dès que surgit le manque, semble bien celle d'un tarissement du sein, c'est-à-dire d'un trou dans l'Autre. Nous rejoignons ici les analyses des Lefort, selon qui la psychose s'édifie contre la menace d'un trou dans le réel, et non, comme la névrose, contre celle d'un manque dans le symbolique. Selon ces auteurs, c'est également dans le réel, et par la médiation d'objets réels, que le sujet psychotique rencontre l'Autre, à l'inverse du névrosé qui le rencontre dans le symbolique via le signifiant. A la forclusion créatrice de l'inconscient qui, dans la psychogenèse "normale", permet de passer de la perception à la représentation symbolique, ainsi que l'expose *L'esquisse pour une psychologie scientifique*, se substitue ici la forclusion de la métaphore paternelle, qui maintient le sujet sous le primat du réel.

²⁶ . Cf. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Séminaire XI*, p 95.

En guise de conclusion: R-S-I

Cela étant, il ne s'agit pas de simplifier jusqu'à dire qu'Allan ne se situerait que dans le réel; ne fût-ce que son mouvement d'envie face à son petit camarade, lorsque je le masse, atteste d'une identification et d'une rivalité s'apparentant au registre du miroir, et donc de l'imaginaire; quant à l'ébauche du symbolique, il semble qu'on puisse la reconnaître dans sa capacité à entrer en dialogue avec moi via des sons relativement différenciés. Le transfert ébauché entre nous ne paraît donc pas mettre en chantier seulement une progressive symbolisation, mais aussi une articulation plus étroite, plus unifiante pour le sujet, des trois registres R-S-I. Dans la mesure, toutefois, où comme l'a indiqué Lacan, un tel nouage ne peut être effectué que par le Nom-du-père ou l'une de ses suppléances, c'est-à-dire par un certain accès au langage, articulation tripartite, imaginarisation du corps, et symbolisation s'avèrent concomitantes. Aussi ma fonction dut-elle, à mon insu, être triple, selon ces axes dégagés par Braunstein à propos de la place de l'analyste, qui figure à la fois ce reste de réel impossible à symboliser, un semblable spéculaire, et un support de la "règle" invitant le sujet à se dire – fût-ce comme ici en deçà de la parole.²⁷

La plupart de ces pistes d'analyse, bien sûr, ne m'apparurent que dans l'après coup : en gazouillant avec Allan, je cherchais plus un contact avec lui qu'un nouage de R-S-I; mais puisqu'ici particulièrement il s'agit de faire sa place à l'inconscient, admettons qu'en place de "psy", on ne se sait, pas plus qu'ailleurs, ce qu'on fait ou ce qu'on dit, mais qu'analyse il y a dès que, de cet acte ou de ce dire, on se met à rechercher les effets...

²⁷ . Cf N. A. Braunstein, *La jouissance*, p 262.

BIBLIOGRAPHIE

- P. Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, PUF, Paris, 1975
- N. A. Braunstein, *La jouissance, un concept lacanien*, Erès, Ramonville St Agne, 2005
- A. Didier-Weill *Les trois temps de la loi*, Seuil, Paris, 1995
- A. Didier-Weill "La voix maternelle", in *Voix et psyché*, pp 103-116, sous la dir. de J. Lequesne, L'Harmattan, Paris, 2003
- F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, Seuil, Paris, 1984
- S. Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, in *La naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1956
- J. Lacan, "conférence du 19 juin 1968", in *Bulletin de l'Association freudienne*, n 35, novembre 1985
- J. Lacan, *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973
- J. Lacan, *Séminaire X, L'angoisse*, Seuil, 2004
- R. et R. Lefort, *La distinction de l'autisme*, Seuil, Paris, 2003
- J. Oury, *Création et schizophrénie*, Galilée, Paris, 1989
- D. Ribas, *L'énigme des enfants autistes*, Hachette, Paris, 2003
- E. Schmid-Kitsikis, *W. R. Bion*, PUF, Paris, 1999
- J. M. Vivès, "Pour introduire la question de la pulsion invocante", in *Les enjeux de la voix en psychanalyse dans et hors la cure*, PU de Grenoble, Grenoble, 2002
- J. M. Vivès, "Pour introduire la question du point sourd", in *Psychologie clinique*, n 19
- J. M. Vivès, "L'avocation mélancolique", in *Cliniques méditerranéennes* n 73, Erès, Ramonville St-Agne, 2006

Durant ce stage, et en particulier avec A, moments d'intense plaisir partagé: là encore questionnement, teinté de culpabilité: est-ce que pas ds jouissance de l'analyste? mais là au détriment du patient, alors qu'ici visée de contact: être ensemble au présent ds même rythme : implicitement: ds cette optique du contact c première visée +Stimmung; ainsi: parfois happée par silence autistique: pas moi qui l'attire vers langue mais lui vers mitisme; mais un éduc dit: moi je trouve qu'on est bien ici, et je me rends compte qu'on est vraiment ensemble, soulagement: rejoindre patient où il est et non le tirer où l'on est

Régressions vertigineuses: préférerais être seule avec enfants plutôt que sous le regard d'un adulte

pose question des noyaux psychotiques voire autistes: cf Bion; Vivès être psychotique avec les psychotique: effet libérateur; point autistique de l'analyste: Lacan

mais on ne peut en rester là: en Cela étant en quoi pas travail d'un éduc: partie de perplexité: à voir moments "heureux" de l'autisme, est-ce que pas nous plus dérangés qu'eux? Mais moments d'intense souffrance ou manque du manque: ceux-là qu'il s'agit de saisir c psy, alors que ds éduc riche du prler pqe il faut parler, pr insertion - au pire dressage; De nouv: rejoindre patient où il est et non le tirer où l'on est; Ribas:

Plus que jamais je sens importance du désir d'analyste: pr chant pr hist m pr animaux: présents ds image ou oiseaux, et m ds contact: je le vois c oisillon affamé, je crie plus fort que lui: c "chuchoteur" avec cheval en crise: c'est là que qqh prend, là que rencontre de 2 ics

Moment où qqch c désir chez A: désir de l'autre désir du désir qd voit l'autre enfant massé

Question autour de la langue maternelle: A étranger : rupture avec sa langue paternelle c ce qui précipite fêlure, non prise du Nom du Père (cristal se casse selon lignes de structure); Il est à noter également que son prénom constitue le début du nom de sa patrie d'origine - comme par un redoublement de ce Nom-du-Père

Diagnostic: psychose plutôt que autisme, ds perspective des Lefort, qui était celle su centre, où ds première Autre vécu c menace alors que ds seconde il n'existe pas

Ribas: psychotique prolonge une symbiose, autiste nie besoin de symbiose

Oury psychose c manque de manque ou de vide

PISTES D'ANALYSE

au départ: régression, amour primaire où satis doit être accordée: conçu c phase

En écrivant je suis frappée par culpabilité dès que vide engendre souffrance chez lui: discussions avec enseignants, d'abord pdt discussion suivant exposé du cas puis la semaine qui suit, accusent mes premiers auteurs de référence, qui ont sans doute infléchi ce travail (Anzieu: enveloppe sonore ou G Haag: rythme c contenant premier, Fer) d'être dans le fantasme de la réparation et de la mère comblante - d moi peut-être absorbée par angoisse de vide d'Allan - qui devait résonner avec une ligne structurelle intérieure: au début avec histoires que je n'arrive pas à interrompre ; d après je distingue maternant du maternel

Cf Esquisse de F: cri de l'enfant pr évacuer souffrance, mais interprété par la mère c demande , et devient tel: cri pur cri pour; moi aussi ds délire comprenant son cri c demande: violence de l'interprét, Aulagnier, et entrée en dialogue avec lui c mère qui babille avec nourrisson: Vivès écho c forme minimale de réponse de l'Autre: l'attire par là ds lang; cela étant Allan plus ds 1^{er} cri, mais deuxième, du nourrisson, pque ici c demande de la demande: qqch n'a pas pris ds le langage, qui aurait pu l'introduire à la langue: nouage pas fait entre réel de la voix et symbolique du signifiant

Parole fait taire la voix: hist qui calment cris : o ptt a pas prélevé sur Chose, psychotique le garde: ce dont on a à se délester c organe, ou o, pr exister c sujet, pas de pt sourd qui ns permet de parler; lien oral et aural: oreille et bouche : équivalence: cri c nourriture

Hypothèse thérapeutique: travail autour du chant, musique (reprise de nos gazouillis) c passage entre cri-jouissance et parole-signifiante; Vivès: musique permet au psychotique de faire exp de l'invocation où elle a pu manquer : permet rencontre de l'autre qui ne soit pas traumatique; introduction du vide et de la diff (ds nos gazouillis) pque diff au principe de tte système: ics structuré c un lang, édifié sur diff entre phonèmes, et tiers apparaît par là, qd vide 1 et 1 égale trois; le syst langagier lui-m faisant tiers

Idem pas de nouage avec imaginaire: emballage (dont voix) ds tentative de se créer une forme, une image du corps: de la chair (Leib) au corps proprement dit (Körper) cher Husserl et Merleau-Ponty

Les 3 liés ds pictogrammes: Aulagnier ds originaire, imaginaire d'av le miroir: Dolto
Ebauche de miroir + regard + tiers qd désir du désir et regarde le petit massé

Nouage ds symptome donc au niveau du cri